

Philosophe de formation, Compagnon de la Libération, Professeur honoraire au Collège de France (chaire d'étude comparée des religions antiques), Jean-Pierre Vernant nous avait fait en 2005 l'amitié d'accorder un entretien à la revue *Diasporiques*, alors sous son ancienne forme. Jean-Pierre Vernant est mort il y a exactement cinq ans, le 9 janvier 2007. Il venait d'avoir 93 ans. Nous souhaitons à l'occasion de cet anniversaire lui rendre hommage en permettant à tous nos lecteurs actuels de prendre connaissance de la teneur de cet entretien chaleureux, vif et informel. Tout en y égrenant des souvenirs, Jean-Pierre Vernant nous apportait des éléments essentiels de réflexion sur les questions qui nous tiennent à cœur, notamment sur la question identitaire.

## « L'identité se construit par une accumulation progressive des échanges avec les autres »

### Un entretien avec Jean-Pierre Vernant

#### PEUT-ON ENCORE CROIRE AU PROGRÈS ?

**Diasporiques** : Quelque chose surprend dans votre dernier livre<sup>1</sup>. Vous y dites explicitement : « Je ne crois plus au progrès »... Est-ce tout à fait vrai ?

**Jean-Pierre Vernant** : Il existe un incontestable progrès technique...

**D** : Non, il ne s'agit pas de cela...

**J.-P.V.** : Disons alors que je croyais que l'histoire était orientée et que je n'y crois plus du tout !

**D** : Que voulez-vous dire par « orientée » ?

**J.-P.V.** : J'avais lu Marx et je pensais que son analyse de la situation des pays industriels à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle nous avait donné une clef : l'existence du prolétariat, c'est à dire de producteurs démunis de tout mais dotés d'une force de travail pour le moment exploitée par le capital. Mais si ceux-ci s'emparaient du pouvoir, non seulement il y aurait changement du point de vue économique mais encore un saut qualitatif dans l'histoire de l'humanité, qui passerait du règne de la nécessité à celui de la

<sup>1</sup> *La Traversée des frontières*, le Seuil, Paris, 2004.

liberté. Selon la formule bien connue, la société donnerait alors à chacun non pas selon son travail mais selon ses besoins. En fait, ces idées sont la trace du socialisme utopique, une utopie religieuse comme une autre, qui est apparue, en France notamment, sous forme de sectes égalitaires... Formellement, Marx rejette évidemment toutes ces formes de religiosité au profit d'une approche « scientifique », mais sans se rendre compte qu'il subsiste au cœur de son modèle un énorme morceau de cette même utopie...

**D** : Mais sans fondement transcendant...

**J.-P.V.** : Bien entendu, ce sont les hommes qui fabriquent les religions ! Ce sont eux qui font l'histoire aussi, et non les seules forces économiques telles que décrites par Marx. Les hommes croient faire quelque chose et, en réalité, ils font quelque chose d'autre : il y a une imprévisibilité radicale des faits humains. Quand éclate 68, je suis encore membre du Parti, opposant, critiqué, appelé termite, mais pas exclu pour autant ! Ils en ont viré beaucoup, mais pas moi, je ne les intéressais pas vraiment, je n'ai jamais même été secrétaire d'une cellule – « inapte au commandement » comme cela figurait sur ma « fiche » lorsque j'ai fait mon service militaire ! Je m'occupais de l'esclavage chez les Grecs, ce n'était pas très gênant. Or que vois-je en 68 ? Une crise éclate, que personne n'avait vue venir, sur une ligne de faille parfaitement indépendante de l'analyse marxiste. Ce n'est pas à propos de la paupérisation de la classe ouvrière qu'elle surgit : il s'agit en fait



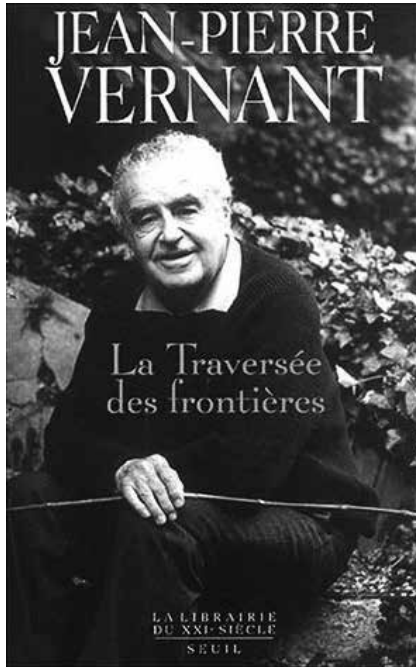
d'un conflit entre générations ! Et qui concerne aussi la place de la femme dans la société ou encore la gestion des peines de Justice. Rien à voir avec les lois économiques dont on pensait qu'elles régissaient le cours de l'histoire ! Les intérêts ne sont pas seuls concernés, et de loin : c'est plus le ras-le-bol des jeunes vis-à-vis des parents, des grands-parents, de l'*establishment*, qui va permettre à la classe ouvrière de lancer des négociations salariales... Rien à voir donc avec la théorie marxiste !

**D** : Mais le fait que l'analyse marxiste soit, en la matière, erronée implique-t-il que le concept de

---

« Je croyais que l'histoire était orientée et je n'y crois plus du tout ! »

<sup>1</sup> Voir encadré page 10.



progrès au long terme, au-delà des inévitables aléas de la démarche sociétale (car c'est une démarche chaotique !), doit être abandonné ? Comment se fait-il qu'on ne revienne pas à tout moment complètement en arrière, qu'on ait fini par exemple par abolir la peine de mort ou qu'on ne pratique plus (au moins ouvertement) la torture ?

**J.-P.V.** : Il est incontestable que, dans les sociétés dites occidentales, le droit a évolué dans un sens progressiste. Les limitations des pouvoirs vis-à-vis des individus ont été, elles aussi, précisées et c'est heureux. Mais 1) c'est seulement dans une partie du monde et 2) que chacun de nous soit un individu privé reconnu libre de penser et d'agir dans sa « sphère privée » n'efface pas pour autant que nous sommes en train de saccaquer la planète au nom du bien-être individuel immédiat et de la sacro-

sainte liberté... Et puis, quand même, comment se fait-il que ce soit dans ces sociétés occidentales, qui avaient développé la libre pensée, la philosophie du droit, une réflexion politique approfondie, que ce soit dans le plus développé de ces pays, l'Allemagne, le pays de Kant, qu'un phénomène d'une certaine façon sans équivalent du point de vue de l'anti-progrès ait pu survenir ? C'est chez nous que cela s'est produit ! C'est chez nous qu'on a voulu détruire des gens uniquement parce qu'ils étaient ce qu'ils étaient. Quand je veux dire que je ne crois plus au progrès, je veux dire plus précisément que je ne crois plus à son automaticité !

**D** : On ne peut que vous suivre complètement en cela. Cependant la forme suprême d'abomination qu'est le génocide hitlérien est elle-même considérée un demi-siècle plus tard comme la forme extrême de l'horreur : des régressions abominables sont évidemment possibles mais elles sont très rapidement perçues comme telles...

**J.-P.V.** : C'est vrai. Mais ce qu'on découvre néanmoins, c'est qu'il y a du chaos en chacun de nous et dans chaque civilisation, que rien n'est assuré, le progrès pas plus que le reste, et que tout est affaire de combat récurrent. Je ne crois pas au progrès béat, à la continuité dans le progrès, mais je ne saurais évidemment récuser l'idée même de progrès dans laquelle j'ai baigné depuis mon enfance...

## LES SIRÈNES DU PC

**D** : C'est un peu pour cela que vous avez été à deux reprises membre du PC ?

**J.-P.V.** : Oui, on peut le dire ainsi, mais j'ai aussi rompu deux fois avec lui ! Vous savez, j'étais issu d'un milieu de bourgeois intellectuels provinciaux. Mon grand-père et mon père ont été les directeurs successifs du *Briard*, le « journal républicain » de Provins. J'avais vécu dans une atmosphère très XVIII<sup>e</sup> siècle, nourri des libertins, etc. Quand j'arrive au quartier latin, dans les années 30, des bandes de jeunes fascistes y défilent, nous cassant à l'occasion la gueule, criant des slogans tels que : « À bas les mètèques ! les étrangers dehors ! mort aux Juifs ! etc. » J'adhère en même temps à la LAURS (la Ligue d'Action Universitaire Républicaine et Socialiste), dont Bayet et Victor Basch étaient les leaders, et à l'Union Fédérale des Étudiants, communiste, et je suis partisan qu'on fasse l'unité des deux mouvements (ce que refuse le PC). L'antifascisme était le grand ressort de l'époque, et prétendre que ce fut simplement un leurre fabriqué par le PC pour lui permettre de parvenir à ses fins est une vision partielle et partielle de ce qui s'est réellement passé. Le PC s'en servait, bien sûr, mais de là à dire qu'il s'agissait d'une pure construction partisane... Cela dit, en 1939, quand la guerre éclate, je pense, moi, qu'il s'agit d'une guerre anti-fasciste (« Molotov peut bien aller voir Ribbentrop si ça lui chante mais ce n'est pas notre affaire » disions-nous avec quelques copains du Parti, et « nous, cette guerre, nous devons la gagner ») alors que le PC considère que c'est une guerre impérialiste et par conséquent qu'il faut au plus vite faire la paix. Et en 40, sous Pétain, dans les tracts du Parti, le mot « nazi » ne figurait pas, on attaquait certes le gouvernement

*« Pour être soi, il faut se projeter vers ce qui est étranger, se prolonger dans et par lui. Demeurer enclous dans son identité, c'est se perdre et cesser d'être. On se connaît, on se construit par le contact, le commerce, l'échange avec l'autre ».*

Jean-Pierre Vernant, *La Traversée des frontières*, Le Seuil, Paris, 2004, p. 180.

de Vichy mais seulement parce que « réactionnaire », et on demandait que soit signée immédiatement la paix en dénonçant les « ploutocrates britanniques » ! Qu'après l'effondrement le PC soit ainsi disposé à envisager, au moins pour un certain temps, de « s'arranger » avec les Allemands me mettait littéralement hors de moi. C'était juste avant le bombardement de la flotte française par les Anglais à Mers-El-Kebir. Nous avions, mon frère et moi, acheté une petite machine à reproduire et, deux jours plus tard, nous inondions Narbonne (où nous séjournions alors) de tracts : « Vive l'Angleterre pour que vive la France ! ». C'est dire à quel point le désaccord était profond ! De là date ma première rupture avec le Parti, qui m'a en fait fortement marqué : j'avais pris conscience qu'il n'était pas infallible, qu'il pouvait même, disons-le clairement, se foutre dedans complètement...

**D** : Pourquoi donc y être revenu après la guerre ?

**J.-P.V.** : Après la Libération, dans les années 45-47, j'étais pénétré de l'idée (fausse ! mais je ne l'ai su qu'après...) que l'histoire de ce siècle continuerait d'être dominée par la dualité fascisme/antifascisme. Je pensais aussi que l'épreuve terrible que venait de vivre l'Union Soviétique lui permettrait de ne pas renouer avec l'horrible période

## Le futur libérateur de Toulouse, déclaré « inapte au commandement »

**JPV :** Avant ma démobilisation, alors que je suis encore colonel ou quelque chose comme ça, le général Joinville, alors responsable du Comac\*, me convoque à l'Assemblée nationale pour me dire : « *Ne te fais pas démobiliser, tu dois rester dans l'armée. Le Parti pense que nous n'avons que peu d'officiers supérieurs et donc que ceux qui sont en place ne doivent pas quitter leur poste* ». Je lui réponds que je ne suis pas fait pour être militaire, que je déteste l'armée, que j'étais un antimilitariste convaincu avant la guerre, que ce sont les circonstances, pour moi comme pour un tas de gens qui ressentaient les choses comme moi – et cela n'avait rien à voir avec l'armée et avec tout ce que cela représente, notamment comme type de relations entre « supérieurs » et les autres, comme « idéal », etc. – que ce sont les circonstances, disais-je, qui ont ouvert une parenthèse dans ma vie, et que cette parenthèse est désormais refermée ! En ce qui me concerne, je reprends donc mon métier et je dis à tous mes copains, commandants, capitaines ou lieutenants : « Vous étiez maçon ? Redevenez maçon ! Cordonnier ? Cordonnier ! Prof ? Prof ! Mais ne restez pas dans l'armée, ce n'est pas votre boulot ! ».

**D :** Il ne devait pas être ravi-ravi, Joinville, quand vous lui avez fait cette déclaration ?

**JPV :** Pas vraiment, non ! Et il ajouta aussitôt : « *Mais tu sais, ce n'est pas un conseil que je te donne de la part du Parti, c'est une décision !* »

**D :** Vous avez obtempéré ?

**JPV :** Bien sûr que non ! J'avais été incorporé dans l'armée en 1937, juste après mon agrégation, et j'y suis resté sans interruption jusqu'à la démobilisation, en 40. Compte tenu de mon titre d'agrégé, on m'avait fait suivre un peloton d'élèves-officiers... mais j'avais sans surprise été collé. Le premier des collés mais collé ! J'avais alors été nommé sergent... et fiché. Avec un jugement excluant que je devienne jamais officier mais dont je pense qu'on ne m'a à aucun moment fait de plus grand compliment : « *Vernant, inapte au commandement* ». C'était on ne peut plus vrai : inapte à commander mais tout autant à être commandé !

\* Le Comité d'action militaire (COMAC) est le bras armé du Conseil national de la Résistance (CNR), placé dès sa création sous l'autorité d'un communiste (Maurice Kriegel-Valrimont).

des filtrages, des délations, des déportations, etc. qui avait précédé la guerre et, pour rebondir, de prendre appui sur l'enthousiasme qu'avaient manifesté là-bas les gens pour aller au front, pour se battre contre la tyrannie nazie. Je pensais qu'on pouvait construire une Europe démocratique, progressiste, socialiste, que sais-je encore ! Et en même temps j'apprenais avec stupeur et effarement ce qui se passait en Algérie : les massacres de Sétif en 1945 ! Et ensuite au Viet-Nam (à l'époque on disait « l'Indochine » !). J'avais des copains là-bas. Ainsi Claude Cartier-Bresson, le frère du photographe, qui avait été l'adjoint de Serge Ravelin à Toulouse. Salan l'avait emmené avec lui lorsqu'il avait engagé des discussions avec Ho Chi Minh. Cartier-Bresson m'avait tenu au courant de ce qui se passait sur place et j'ai alors pris conscience de ma conception très étroite des choses : ce que je prenais pour le « sens de l'histoire » ne concernait en fait que les pays occidentaux et, si la première moitié du siècle avait été dominée par la montée du fascisme et la lutte contre cette idéologie, la seconde serait, elle, essentiellement marquée par les luttes de libération nationale des peuples colonisés. Hentgès, membre du cabinet de Maurice Thorez, qui était alors ministre d'État de De Gaulle, me reçoit à ma demande. Je lui dis ne pas comprendre comment il est possible que les communistes, présents au gouvernement, acceptent sans mot dire qu'on envoie des renforts militaires en Indochine. « Thierry d'Argenlieu (qui était venu dire à de Gaulle qu'il fallait tout rétablir "comme avant") a charmé Maurice » me répond mon interlocuteur, ce qui a évidemment

le don de me rendre furibard ! Ce que nous avait appris la Résistance était d'une extrême clarté : quand un pays occupe un autre pays, il n'y a pas d'autre solution que, à tout prix, de le foutre dehors ! Ce qui avait été vrai pour nous ne pouvait pas ne pas l'être pour les autres... Mais malgré tout cela, les seuls qui n'avaient pas à l'époque une position purement tricolore étaient les cocos ! Le fait que les mouvements de libération nationale soient là-bas sous contrôle du PC local et qu'ils bénéficient de l'appui des soviétiques ne pouvait que lever leurs éventuelles hésitations. Pour l'Algérie, les choses étaient différentes : le PC ne voulait pas l'indépendance parce que, selon lui, l'accorder revenait en fait à passer la main aux Américains et donc à affaiblir « le camp de la paix »... L'Algérie ne disposait pas, selon lui, d'une classe ouvrière expérimentée, d'une histoire (la Révolution, la Bastille, la Commune...), d'un grand parti communiste avec à sa tête un chef éclairé comme « Maurice », etc. C'est la classe ouvrière française qui allait la conduire à l'indépendance ! Vieille idée franchouillarde qu'on fait toujours mieux que les autres (qu'on a un peu trouvée lors du référendum du 29 mai !) et qui conduisait le PC français à se comporter de façon dominatrice vis-à-vis du PC algérien, exactement comme le PC soviétique vis-à-vis des autres PC...

**D :** La raison de votre deuxième rupture, ce fut donc l'Algérie mais aussi la Hongrie je suppose...

**J.-P.V. :** Oui, l'Algérie, la Hongrie, mais aussi les révélations du rapport Krouchtchev !

## MODERNITÉ DE LA GRÈCE ANTIQUE

**D :** Faites-vous une relation entre votre engagement politique et vos travaux de recherche et d'écriture ?

**J.-P.V. :** Je n'en sais trop rien ! Ce qui me plaît en tout cas chez les Grecs, c'est leur liberté d'esprit. Même leurs Dieux sont présentés de façon parfaitement irrespectueuse. Les Grecs ont inventé la philosophie, la démocratie, la science – une certaine forme de science en tout cas – la tragédie, et puis la vie politique. J'ai essayé de comprendre pourquoi c'est sur ce petit bout du continent européen que tout cela s'est passé. Contrairement à ce qu'ont écrit un tas de gens incompetents, ce n'est pas parce qu'ils étaient indo-européens et de ce fait plus malins que le reste de l'humanité qu'ils ont tout inventé, mais bien plus parce que c'étaient des mérités, capables de s'enrichir de toutes les civilisations méditerranéennes, souvent plus délurées que la leur.

**D :** Les Égyptiens par exemple ?

**J.-P.V. :** Oui, les Égyptiens, mais aussi les Babyloniens, les Perses, les Phéniciens : tous ceux-là étaient quand même au départ plus dessalés qu'eux ! Les Grecs leur empruntent tout et en même temps ils changent tout. Ces civilisations sont centrées autour du pouvoir d'un monarque absolu, intermédiaire entre le Ciel et la Terre, un roi divin ou en tout cas divinisé. C'est le cas de Pharaon, c'est aussi le cas à Babylone... Il s'agit de grandes civilisations, urbaines, complexes, administrées, hiérarchisées de façon verticale, dotées de calendriers. Ainsi les Babyloniens ont-ils



à la fois un calendrier lunaire et un calendrier solaire...

**D** : Comme les Juifs ?

**J.-P.V.** : Comme tant de peuples alors ! C'est banal à l'époque ! Le calendrier lunaire s'impose pour le respect des saisons, l'autre concerne le temps historique. Les deux calendriers ne coïncident pas et il existe une période de l'année où l'on est « hors-temps », où tout est menaçant... Le monde est à ce moment-là chaotique, il faut recréer le monde et la nouvelle année ! La parole du roi étant un élément fondamental de l'organisation de la société, il faut d'abord expulser rituellement le souverain avant de le réintroduire solennellement avec tous ses attributs : il n'y a alors pas d'ordre sans un pouvoir qui le fonde, qui l'installe, qui le maintient. Mais en Grèce, cela va être exactement l'inverse : ce qui est premier, ce n'est pas le pouvoir, c'est l'ordre. Le pouvoir – *cratos* – est un produit de l'ordre. C'est la loi qui crée le pouvoir, avec tout ce que cela implique en termes d'organisation, en termes de débat : discussion, argumentation, persuasion, réfutation deviennent les règles du jeu politique et, en même temps, les règles du jeu intellectuel. Et l'organisation du discours va imprégner toute une série de domaines de l'activité sociale. C'est un changement farouche !

### **ÊTRE DE FILIATION JUIVE, MAIS ENCORE ?**

**D** : Les Grecs ont donc changé l'ordre du monde... Les Juifs aussi, un peu ? Puis-je vous poser directement la question de votre relation

personnelle à la judéité ? Vous dites dans votre dernier livre que votre épouse, Lida, était de famille juive russe non pratiquante. Vous même...

**J.-P.V.** : Ma mère était juive...

**D** : Vous n'en parlez pas dans votre livre...

**J.-P.V.** : Non, je ne crois pas en effet.

**D** : Pour vous, cela représente-t-il quelque chose ?

**J.-P.V.** : Il se trouve que, quand j'étais enfant, dans l'atmosphère intellectuelle de ma famille, cela n'a jamais compté. Ma mère est morte quand j'étais très jeune, mon père très peu après ma naissance : j'avais un an quand il a été tué à la guerre, en 1915... Ma famille, c'étaient les Vernant de Provins et, en ce sens, pour les Vernant, il faut bien dire que les femmes étaient un peu... des pièces rapportées ! C'est un peu grotesque de dire cela maintenant, mais c'était bien le cas à l'époque... La famille était issue de souche paysanne, ses membres avaient bénéficié des processus de promotion sociale classique : l'école, la petite industrie, etc.

**D** : Mais alors, comment papa Vernant a-t-il pu se marier avec une Juive ?

**J.-P.V.** : À dire vrai, dans le détail je ne le sais pas trop, mais c'est probablement par l'intermédiaire de sa sœur, Charlotte, une femme superbe, remarquable (c'est elle qui m'a élevé après la mort de mes parents), qui avait fait ses études à Troyes (le seul lieu, à proximité de Provins, où il y avait une école – religieuse –

préparant les jeunes filles au brevet supérieur). Elle s'y était fait une amie juive dont elle a épousé le frère. Mais tout cela est bien lointain maintenant et a pour une bonne part échappé à ma mémoire ! Tout ce que je sais est que la famille était évidemment dreyfusarde et que cela avait valu maints désabonnements au journal familial *Le Briard* ! Et moi – ce n'est pas très bien de dire cela ! – je ne me suis jamais senti juif parce que j'étais pleinement Vernant avec mes parents de substitution... Bien plus tard, ma fille, elle non plus, ne s'est jamais sentie pleinement juive, mais pour elle cela voulait quand même dire quelque chose...

**D :** Vos ennuis pendant la guerre ne sont pas du tout liés à cette origine ?

**J.-P.V. :** Absolument pas ! « Ils » ne savaient pas. Vous savez, quand on s'appelle Vernant, il n'y a pas trop de chances pour qu'on vous prenne pour un Juif !

**D :** La milice n'y a donc vu que du feu ?

**J.-P.V. :** Exactement. Mais, conformément aux lois de Vichy, ma femme, elle, qui se considérait tout à fait comme juive, s'est déclarée comme telle... contre mon avis ! Elle n'était pas obligée de le faire ! Mais bien sûr je ne l'ai pas empêchée de le faire.

**D :** En dehors de cette période exceptionnelle, vous n'évoquez pas ces questions entre vous ?

**J.-P.V. :** Bien sûr que si ! Trente-six fois ! Mais elle-même ne me considérait pas vraiment comme juif !



Quand nous nous sommes connus, cette question n'est en fait jamais venue sur le tapis. Ce n'est qu'au moment où elle a décidé de se déclarer que nous avons vraiment commencé à en parler. Cela aurait pu nous attirer bien des ennuis, mais tel ne fut pas le cas. Bien sûr elle avait deux cartes, l'une avec l'estampille et l'autre sans... Nous avons eu, moi et surtout elle, la chance de passer à travers les mailles... Ni mon frère ni moi n'avions jamais été auparavant victimes de manifestations d'antisémitisme. Et, s'agissant des lois de l'État français, ma position était très claire : je ne me sentais en rien concerné par ce qui venait de ce gouvernement ! Il était nul et non avenu ! À dire vrai, aujourd'hui encore, je ne me sens pas enraciné dans une quelconque judéité. Je suis sûr que, d'une certaine façon, cela joue, peut-être même sans que je m'en rende compte, sur ma façon d'être, mais cela reste au niveau de l'inconscient. Cela ne m'empêche pas de m'intéresser aux Juifs ! Ils ont l'immense avantage – et le statut terrifiant – d'être partout à la fois dedans

---

« En Grèce, ce qui est premier, ce n'est pas le pouvoir, c'est l'ordre. Le pouvoir – *cratos* – est un produit de l'ordre. C'est la loi qui crée le pouvoir. »





« On se voit soi-même avec le même regard que celui qui nous permet de comprendre les autres. »

et dehors, d'être partie prenante et en même temps d'avoir du recul... Ce n'est évidemment pas du tout la même chose d'être Sabra en Israël, Juif européen ou Juif américain...

**D :** Il m'arrive parfois même de me demander, de façon provocante, si les Israéliens juifs ne se sont pas assez radicalement éloignés de ce qu'historiquement on appelle les Juifs, c'est-à-dire un peuple essentiellement diasporique...

**J.-P.V. :** Mais cela n'a rien de provocant ! À mes yeux, les Juifs, c'est la diaspora ! Je le pense profondément. Le drame d'Israël est d'avoir coupé avec cela et d'avoir la prétention de se relier directement à une histoire territoriale antique en faisant presque abstraction de la parenthèse diasporique. Comme si la « solution » était qu'il n'y ait plus de diaspora ! Ce qui est scandaleux est que certains prétendent que des Juifs de la diaspora doivent en quelque sorte automatiquement accord, fidélité, soumission aux décisions prises par l'État israélien, ça dépasse l'entendement !

**D :** Quel jugement portez-vous donc sur notre projet de replacer la judéité dans son contexte *essentielle-*ment diasporique, c'est à dire encore historique et culturel ?

**J.-P.V. :** C'est une réflexion qui me semble tout à fait justifiée. Les déplacements de populations vont sans nul doute s'intensifier à l'avenir et il faudra bien traiter des questions de tous ordres ainsi soulevées, y compris bien entendu du point de vue culturel. Le cas juif est, de ce point de vue, particulièrement intéressant : comment ces gens ont-ils fait pour s'intégrer au sein de communautés humaines mais, en règle générale, sans s'identifier totalement à elles ? Comment, dans ce mouvement, certains sont-ils toutefois allés jusqu'à perdre presque totalement la mémoire de leurs origines ? Ces problèmes vont se poser à l'avenir sûrement de façon différente de ce qui s'est passé jusqu'à présent et plus spécifiquement dans l'Antiquité, mais ce serait quand même sûrement intéressant de regarder d'un peu plus près comment ces questions ont été traitées à Alexandrie, à Rome ou ailleurs, et en élargissant les interrogations au-delà des seuls Juifs.

## L'AUTRE

**D :** Quand vous dites « se faire soi-même avec de l'autre », que voulez-vous dire exactement ?

**J.-P.V. :** Tous les psychologues savent que ce qu'on appelle l'identité de la personne ne se résume évidemment pas au patrimoine génétique ou à quelques autres caractéristiques propres à un individu donné. C'est quelque chose qu'on constitue

progressivement et, dans cette fabrication de soi, il y a accumulation de toutes les expériences d'échanges avec les autres. On se voit soi-même avec le même regard que celui qui nous permet de comprendre les autres. On ne se comprendrait pas, soi, si on n'essayait pas de comprendre les autres et on n'a pas de moyens de comprendre les autres sinon avec les instruments par lesquels on se regarde soi-même. On est aussi mystérieux et aussi transparent que l'autre...

**D** : Cette approche est-elle essentiellement d'ordre psychologique, c'est-à-dire concernant des individus dans leurs relations à d'autres individus, ou a-t-elle aussi des dimensions collectives ?

**J.-P.V.** : C'est sans aucune espèce de doute comme cela que je l'entends.

**D** : Ne peut-on relire aujourd'hui sous cet angle les *Réflexions sur la question juive* ? Mais peut-on comme Sartre accepter l'idée que les Juifs n'existeraient essentiellement que dans le regard de l'autre ?

**J.-P.V.** : Mais ça, c'est du bidon ! Ils existent *aussi* (mais pas seulement !) au travers du regard de l'autre, et ils se voient également au travers de ce regard ! Et puis, malgré tout, Sartre publie ce livre après la Shoah... Ce qu'il y dit, c'est disons ce que je pense quand j'ai dix-huit ans. Mais entre temps il y a la Shoah. Et cela pose d'autres questions, concernant non seulement le regard de l'autre mais toute notre civilisation, notre culture, et, disons-le, tout le sens de l'histoire. ☺

**PROPOS RECUEILLIS ET PHOTOGRAPHIES  
PRISES PAR PHILIPPE LAZAR**